

Hélène Crié-Wiesner

AMERICAN ECOLO

**Les Américains
et l'environnement :
chroniques du meilleur
et du pire**



delachaux
et niestlé

AMERICAN ECOLO

Hélène Crié-Wiesner

AMERICAN ECOLO

**Les Américains et
l'environnement :
chroniques
du meilleur
et du pire**


delachaux
et niestlé

Excerpt of the full publication

Conception graphique maquette et couverture : Valérie Gautier

Préparation de copie : Véronique Cezard

Correction : Jacques Morel

Cet ouvrage ne peut être reproduit, même partiellement et sous quelque forme que ce soit (photocopie, décalque, microfilm, duplicateur ou tout autre procédé analogique ou numérique), sans une autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN : 978-2-603-01838-5

© Delachaux et Niestlé SA, Paris, 2011

Tous droits d'adaptation, de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

SOMMAIRE

INTRODUCTION

DRÔLES DE GENS ! 11

PREMIÈRE PARTIE

L'ÈRE GLACIÈRE DE GEORGE W. BUSH (2001-2006) 23

CHAPITRE 1

AMUSE-GUEULES 27

CHAPITRE 2

L'AMÉRIQUE ÉTAIT POURTANT BIEN PARTIE 45

DEUXIÈME PARTIE

LES CERTITUDES VACILLENENT (2006-2008) 55

CHAPITRE 3

GREEN GLAMOUR ET CRISES D'ANGOISSE 59

CHAPITRE 4

LA NOURRITURE, GRANDE CAUSE NATIONALE 79

CHAPITRE 5

LES SCIENTIFIQUES SUR LEURS PROPRES RAILS 93

TROISIÈME PARTIE

OBAMA, ESPOIRS, ACTIONS ET RETOURS DE BÂTON
(2009-2011) 107

CHAPITRE 6

ACTIVER SES CONVICTIONS EN TEMPS DE CRISE 115

CHAPITRE 7

ÉCOLOGISTES, FÉMINISTES ET AMÉRICAINES :
LES « FÉMIVORES » 139

CHAPITRE 8

TENTATIVES DE REPLANIFICATION 149

CHAPITRE 9

CLIMAT : UNE NOUVELLE GUERRE CIVILE 175

CONCLUSION

À QUOI L'AMÉRIQUE POURRAIT-ELLE RÊVER
AUJOURD'HUI ?

197

REMERCIEMENTS

209

NOTES ET RÉFÉRENCES

211

INTRODUCTION

DRÔLES DE GENS !

Pour moi, Française, regarder vivre les Américains relève souvent de l'expérience ornithologique. Dans n'importe quelle situation – à table, à l'école, au volant, face à un supérieur hiérarchique, un avocat, le professeur de leur enfant, un prêtre ou un voisin –, ils se conduisent d'une manière différente de celle à laquelle j'ai été habituée.

En plus, leurs machines à laver le linge ne lavent pas comme les nôtres, leurs aspirateurs sont archaïques, leurs fers à repasser ne chauffent pas assez, leurs trains sont vieillots, ils aiment habiter en lointaine banlieue, ils mangent du pain de mie avec tout, leurs cartes de crédit n'ont pas de puce, et ils tiennent leur fourchette comme un bâton de ski. Ma révolte constante contre ces gros défauts ne m'a pas empêchée de récemment recevoir avec joie la nationalité américaine.

Car il faut bien admettre que ce pays présente des côtés agréables. On n'a jamais l'impression d'y étouffer, les magasins d'alimentation et les pharmacies sont ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre et aussi le dimanche, le client ne se

fait jamais engueuler, les salles de gym (propres) ouvrent à 5 heures du matin, et les gens sont toujours prêts à rendre service, même dans les administrations.

Je suis arrivée au Texas en 2000. Puisque c'était mon thème de prédilection lorsque j'exerçais encore mon métier de journaliste en France, l'hebdomadaire français *Politis* m'a demandé de tenir une rubrique dans laquelle je parlerais de l'environnement et du développement durable aux États-Unis. Le rédacteur en chef était resté vague, j'avais insisté :

« D'environnement, d'accord, mais plutôt vie quotidienne, politique, actualité scientifique, médiatique, quoi ?

– Un mélange de tout. Qu'on voie vivre les gens et qu'on comprenne pourquoi ils sont comme ça. »

Pourquoi « les Américains sont comme ça », cela voulait dire, en 2002, dans la bouche d'un journaliste français :

– Pourquoi les États-Unis ne ratifient-ils pas le protocole de Kyoto contre l'effet de serre ?

– Pourquoi la productivité énergétique américaine est-elle 20 % plus faible qu'en Europe et 50 % plus faible qu'au Japon ?

– Pourquoi la consommation d'essence des voitures américaines est-elle trente-sept fois plus élevée que celle des voitures européennes ?

– Pourquoi les gens aiment-ils tant les gros 4×4 et les pick-up ?

– Pourquoi les chemins de fer sont-ils si... antiques ? Pourquoi n'y a-t-il pas de TGV entre des grandes villes raisonnablement éloignées ?

– Pourquoi des familles de quatre personnes pas plus riches que moi vivent-elles dans des énormes maisons, dont le garage à lui tout seul est plus vaste que les appartements des quartiers chics de Paris ou de Londres ?

– Pourquoi la climatisation est-elle si froide en été dans les restaurants et les magasins qu’il faut mettre des vestes et des écharpes pour ne pas grelotter ?

Les Français ordinaires se sont toujours posé ces questions, ils se les posent encore. (Il y a ceux qui ne se demandent rien, c’est vrai, confits dans leur certitude franchouillarde : « Les Américains sont des bourriques irrécupérables. » Oublions ces rustres !)

J’ai donc commencé mes chroniques sur les chapeaux de roue, ravie de partager mes découvertes en approfondissant au passage des pistes de réponses que je savais être trop superficielles pour m’en contenter. Des cimetières aux cantines scolaires, des autoroutes tentaculaires du Texas aux confins campagnards des villes du Nebraska, des usines à bétail biologique aux petits poulaillers urbains de Caroline du Nord, des habitudes familiales de loisirs aux comportements curieux de certaines féministes locales, sans oublier des rencontres avec quelques hippies modernes et de ces scientifiques époustouflants dont le pays regorge, j’ai plongé dans une Amérique en gros plan. Loin des studios de cinéma, loin des fameuses séries télévisées qui, reconnaissons-le, ne dépeignent parfois pas si mal la vie quotidienne de certains.

J’ai raconté une Amérique observée au travers d’une petite lorgnette, avec mes yeux verts de Française lestée d’une sensibilité particulière pour les choses de l’écologie. J’avoue avoir cédé plus d’une fois aux clichés et aux jugements à l’emporte-pièce, tant certaines situations m’apparaissaient caricaturales.

La Française fraîchement débarquée que j’étais avait en outre l’œil acéré et prétentieux des journalistes spécialisés qui mesurent ce qu’ils voient à l’aune de leurs « vastes » connaissances du domaine considéré. Ma prétention en prit cependant un coup lorsque je réalisai à quel point la France existait peu aux yeux

des habitants de mon pays d'accueil. Nous étions peut-être – selon moi – plus combatifs, moins gaspilleurs, plus efficaces, plus gastronomes, plus cools dans les relations internationales... mais personne ici ne semblait s'en douter ni s'en soucier. Quelle désillusion !

Je vivais les événements et les situations de l'intérieur, plus en participante qu'en observatrice, en presque citoyenne car intégrée à un clan familial basé dans le Nebraska, certes d'origine étrangère puisque immigré au siècle précédent, mais tout de même très, très couleur locale. À quelques exceptions près, je n'étais pas en « reportage », je n'étais pas une « envoyée spéciale » chargée de rapporter un maximum d'informations dans un minimum de temps. Tout juste ai-je été une « correspondante » occasionnelle lorsqu'un événement d'importance requérant un journaliste français sur place interpellait l'un des médias habitués à travailler avec moi : Bush, gouverneur du Texas mal élu à la présidence en 2000 ; les déboires d'Enron, société basée à Houston ; la conversion massive des anciens champs pétroliers du Texas en fermes éoliennes géantes ; l'explosion de la navette spatiale ; les réfugiés de Katrina trouvant refuge à Houston ; la marée noire en Louisiane, et bien d'autres sujets. Tout a été pour moi prétexte à découvrir une culture dont je n'avais pas idée qu'elle fût si différente de la mienne.

Souvent, c'est vrai, j'ai regretté de ne plus avoir à plein temps un grand média à mes côtés pour assurer financièrement l'approfondissement d'une enquête prometteuse, pour payer les voyages nécessaires à ce que je considère comme étant du vrai reportage. Je ne dirai jamais assez combien la qualité de l'information dépend de rédactions de qualité, aux reins économiquement solides. J'ai souffert de porter trop rarement mon ancienne casquette de journaliste accréditée qui ouvre

les portes des cercles les plus fermés, qui justifie les intrusions dans des milieux autrement difficiles d'accès : les usines, les centrales nucléaires, les décharges, les entreprises, qui exigent des garanties légales à n'en plus finir pour vous laisser entrer. Et aussi les sièges nationaux des grandes associations, des fondations privées qui influent sur la vie d'un pays. Sans parler des incursions délicates, toujours timides puisque sans vrai commanditaire justifiant de leur prendre leur temps, dans les « minorités » défavorisées de l'Amérique, les Noirs (les « Africains-Américains »), les Latinos (appelés le plus souvent « Hispaniques »), les Indiens (« Américains natifs »). Car si des groupes sociaux sont particulièrement exposés aux dommages environnementaux dans ce pays, ce sont bien ceux-là !

C'est donc dans ce contexte personnel que j'ai vu changer les États-Unis au cours de la première décennie du XXI^e siècle. Une décennie divisée en trois périodes, identifiables car corrélées à trois événements brutaux : l'attentat du 11 Septembre 2001, l'ouragan Katrina en août 2005, et l'élection de Barak Obama en novembre 2008. Évidemment, c'est toute la société américaine qui a bougé alors, pas seulement le champ de l'environnement. Il se trouve que j'ai davantage biné ce dernier.

Ce voyage vert dans des États-Unis que je percevais encore mal a débuté sous l'ère Bush : la consommation était alors revendicatrice – comme conçue pour défier les ennemis de l'Amérique –, et le militantisme écologique était défensif, agressif.

Et puis... tout a changé. Entre 2005 et 2006, presque du jour au lendemain, comme si une soupape de cocotte-minute s'était ouverte, laissant fuser le bouillonnement longtemps contenu des expérimentations, des réflexions, et surtout des actions de millions d'Américains pour inverser le cours des

choses dans leur pays anesthésié par le choc du 11 Septembre, par un président fanatique, deux guerres ravageuses et hors de prix, un *Patriot Act* liberticide, et un opprobre international traumatisant.

En 2005, il y eut l'ouragan Katrina et le désastre social de La Nouvelle-Orléans, suivis très rapidement par l'ouragan Rita et l'évacuation de Houston, ratée donc ridicule. J'ai vécu de près les conséquences du premier événement. En tant qu'habitante de la ville, j'étais au cœur du deuxième. J'ai surtout constaté avec stupeur leur importance dans le jaillissement d'un débat public autour des changements climatiques. Jusque-là, les histoires de gaz carbonique dans l'atmosphère, d'effet de serre, de responsabilité humaine ou non dans le phénomène, la réalité même dudit phénomène, étaient l'apanage de scientifiques concernés, de politiciens sceptiques et de groupes militants révoltés par l'inertie de leur pays. Soudain, les médias grand public sont entrés dans la danse.

Mais surtout, surtout, Al Gore est arrivé en juin 2006 avec un film choc, qui a eu un impact considérable sur ses concitoyens : *Une vérité qui dérange*.

À partir de là, mes chroniques américaines ont changé de ton. Parce que les habitants changeaient à toute allure. Difficile à croire. Je me frottais les yeux, ahurie par cette virevolte de bio, de bon, de sain, d'économies d'énergie, d'architecture soutenable, d'entrepreneuriat durable, de discours politiques repentants et volontaristes... Du vert à tire-larigot ! Et pas seulement du vernis vert, du *green washing*, du peinturlurage, non : je constatais un vrai changement dans les bouts de vie quotidienne qu'il m'était donné de voir, de vivre en compagnie d'autres citoyens, dans ma ville, dans mes voyages, à la télé, dans mes journaux préférés. Entre-temps, j'avais démé-

nagé et changé d'État, quittant le Texas – très spécial, le Texas ! – pour la Caroline du Nord, au sud de la côte Est. En 2007, Rue89, site d'information et de débat encore nourri, venu au monde le jour où Nicolas Sarkozy accédait aux commandes de la France, me proposa d'accueillir lui aussi mes réflexions et reportages sur les États-Unis et l'environnement dans un blog aussitôt baptisé « American écolo ». Enchantée, je grattai alors plus profond, et surtout plus souvent, dans le terreau de cette Amérique en pleine poussée de chlorophylle.

Le pays et ses commentateurs ne doutaient alors de rien, emportés par la foi des masses nouvellement converties. En avril de cette année 2007, le grand quotidien *New York Times* appelait en première page son pays à revendiquer au niveau international un « leadership environnemental ». Comment en douter ? Quelques mois plus tard, Al Gore recevait le prix Nobel de la paix, qu'il partageait avec le Groupe intergouvernemental d'experts sur le climat (GIEC), pour sa contribution à la lutte contre les changements climatiques. Les États-Unis pouvaient légitimement être fiers. Et en novembre 2008, Barak Obama accédait à la présidence des États-Unis, lançait un colossal plan pour les énergies renouvelables et arrosait d'argent les projets ferroviaires à grande vitesse.

Que s'est-il passé pour qu'en 2011 les États-Unis apparaissent à nouveau sur la scène internationale comme une égoïste nation hostile aux efforts visant à enrayer les dérèglements planétaires ? Pourquoi la fièvre verte collective est-elle retombée dans le pays ? La faute aux partisans des « Tea Parties », aux antigouvernement, aux anti-impôts ? La faute à une droite revenue en force au Congrès et dans de nombreux États américains ? Mais les nouveaux élus arrivent à leurs postes par la volonté d'électeurs : Pourquoi soudain ceux-ci

n'ont-ils plus voulu d'un pays plus vert ? Pourquoi, après avoir majoritairement « cru » à la réalité des changements climatiques, les Américains sont-ils retournés dans le camp des climato-sceptiques, ceci justifiant leur refus global des politiques initiées pour diminuer les émissions de carbone des États-Unis ?

Pourquoi les militants écologistes de toujours, « de base », de terrain, ou militants « bureaucrates », brillants experts au sein des puissantes associations pratiquant le lobbying vert, pourquoi la plupart n'attendent-ils plus rien de l'action politique, et ont-ils décidé de s'en remettre à l'activisme de terrain, à « l'action directe » comme ils disent ?

Tout n'est pas redevenu « comme avant », ce serait trop simple. Les rapports des Américains à l'environnement, aux questions écologiques, ont évolué au cours des dix dernières années comme ailleurs dans les pays industrialisés occidentaux. Mais il est vrai que, même si ce sont eux qui ont créé les premiers parcs nationaux et qu'ils ont initié les premières grandes lois contre les pollutions industrielles, les Américains ont une histoire qui ne les prédispose pas, culturellement, à se soucier d'économiser les ressources, les matières premières, l'espace. Au travers des détails apparemment insignifiants d'une vie quotidienne partagée, j'ai compris pourquoi – et non seulement en quoi – les Américains étaient différents.

J'ai repris dans cet ouvrage, en les adaptant, des chroniques et des articles initialement publiés de 2003 à 2011 dans *Politis*, sur Rue89, mais écrits aussi pour l'émission *CO₂ mon amour* de France-Inter, des passages d'une conférence présentée en 2007 à l'université d'État de Caroline du Nord, ainsi qu'une contribution à la revue francophone *Chronique féministe* de l'université des femmes, parue à l'été 2011. Leur ton en est

très personnel, subjectif au-delà de ce que je me serais autorisé si j'avais travaillé dans un contexte différent.

J'ai volontairement laissé de côté l'ébullition entrepreneuriale des Américains fous de technologies énergétiques vertes très pointues, le sujet ayant été remarquablement traité en 2009 par Dominique Nora dans *Les Pionniers de l'or vert*¹. Négligé également les « capitalistes verts » qui se sont lancés au secours de la planète en mettant leur argent au service de la reforestation, de la renaissance des sols ou du commerce durable dans des pays en développement : ils accomplissent un travail admirable mais vivent dans un monde un peu irréel. Enfin, je ne me suis pas particulièrement appesantie sur la Californie. Cet État recèle – croit-on – tant d'innovateurs, d'expérimentateurs, d'alternatifs, de personnages politiques atypiques, il occupe tant de place au cinéma et dans les télévisions mondiales qu'il est devenu à mes yeux le symbole de ce que n'est pas l'Amérique normale.

Je n'ai rien voulu offrir de plus que des instantanés de vie ou de réflexion, sortes de Polaroids marqueurs de temps, glissés chronologiquement dans des albums photo thématiques. Telle est ma manière personnelle d'intéresser les gens à ces questions environnementales qui me tiennent à cœur : raconter des histoires.

Aussi, je ne vais pas me priver de citer le grand écrivain américain Jonathan Franzen, écologiste passionné et tourmenté, dont le dernier roman est précisément une éblouissante histoire d'Américains et d'environnement. *Freedom*² met en scène des militants écologistes en proie aux tourments : comment lutter, comment communiquer, comment transmettre leurs certitudes, comment être efficace ?

Franzen est connu pour sa passion de la nature et surtout des oiseaux. Il expliquait à une journaliste³, après la publication de

son livre en 2010 aux États-Unis : « En tant que lecteur, dès que j'ai l'impression d'avoir un texte militant sous les yeux, je le repose. Je suis déjà converti, inutile d'insister. Racontez-moi plutôt quelque chose d'intéressant. [...] Les livres et les articles qui décrivent des problèmes, ou à l'inverse ceux qui montrent les beautés de la nature, ça m'ennuie. Je suis un humaniste, moi. Ce qui retient mon attention, c'est quand vous me parlez de vous et de votre relation au monde. Dès que votre histoire m'aura happé, vous pourrez aborder l'information qui vous tient à cœur. C'est ce que je fais dans mes livres, car réussir à concerner les gens sur des histoires d'environnement, croyez-moi, c'est très dur. »

Réalisation : Nord Compo multimédia à Villeneuve-d'Ascq
Impression : Normandie Roto Impression s.a.s. à Lonrai
Dépôt légal : Octobre 2011. n° 105261 ()
Imprimé en France

American écolo raconte une Amérique peu connue: celle des cantines scolaires, des autoroutes tentaculaires du Texas et des banlieues campagnardes du Nebraska, des usines à bétail biologique et des petits poulaillers urbains, des loisirs familiaux et des comportements insolites de certaines féministes, et aussi des hippies modernes et des scientifiques époustouflants. Toute une culture dont on n' imagine pas qu'elle soit si différente de la nôtre.

Les États-Unis ont changé au cours de la première décennie du XXI^e siècle, bousculés par trois événements-chocs: l'attentat du 11 septembre 2001, l'ouragan Katrina en août 2005, et l'élection de Barack Obama en novembre 2008. Cette évolution est scrutée avec les yeux aigus d'une Française devenue binationale, lestée d'une sensibilité particulière pour les choses de l'écologie.

Et, en écologie comme pour le reste, les Américains sont capables du meilleur et du pire. Au travers des détails d'une vie quotidienne partagée, l'auteur a compris pourquoi – et non seulement en quoi – les Américains étaient différents. Mais reste-t-il une place pour cette différence revendiquée dans le monde d'aujourd'hui ?

Hélène Crié-Wiesner, journaliste spécialisée en environnement, vit aux États-Unis depuis dix ans. Elle a travaillé pendant dix-huit ans à *Libération* et pour de nombreux titres de presse écrite, de radio et de télévision. Franco-américaine, elle travaille aujourd'hui en indépendante pour la presse française.



9 782603 018071

ISBN : 978-2-603-01807-1

Prix : 16 € TTC (prix France)

Retrouvez toutes nos parutions sur le site internet

www.delachauxetniestle.com

www.lamartinieregroupe.com

Excerpt of the full publication



delachaux
et niestlé